

Avant-propos

Séjournant en banlieue-nord de Tunis dans les années 90, j'ai eu l'occasion de rencontrer en des circonstances variées, des personnes venues passer quelques années en Tunisie soit dans le cadre des services diplomatiques, soit dans celui de la coopération culturelle, soit encore dans celui du partenariat industriel ou commercial. Ces personnes n'ont pas tardé à m'entretenir du père André Demeerseman dont elles avaient entendu parler par des Tunisiens qui évoquaient sa figure avec admiration. C'est ainsi que Mgr Fouad Twal, arrivé en septembre 1992 comme évêque de la Prélature de Tunis, me demanda quelques mois plus tard : « Parlez-moi de votre oncle, car partout où je vais, on me parle de lui. » Ces Tunisiens, donc, avaient été impressionnés par ce 'père blanc' qui vécut en Tunisie durant 66 ans : il était devenu comme l'un des leurs, aimaient dire certains avec une once de fierté.

Plusieurs de ces personnes rencontrées m'ont alors amicalement invité à écrire une sorte de biographie. N'ayant jamais vécu à ses côtés, je ne me croyais pas le mieux placé pour une telle entreprise : il quitta la Tunisie en juillet 1988 pour me permettre de m'y faire un prénom à partir de septembre de la même année ! À force d'insistance, on réussit toutefois à me convaincre : une telle figure ne pouvait, ni pour la Tunisie des Tunisiens, ni pour l'Église en Tunisie, connaître l'oubli. Il y avait là, me disait-on, un devoir de mémoire auquel je ne pouvais me soustraire : ne serait-ce pas me faire complice d'une certaine stratégie de silence à l'encontre d'un passé considéré comme révolu ? Mes dernières résistances tombèrent grâce à des amis tunisiens universitaires qui me firent part de leur intérêt pour un ouvrage retraçant la vie et l'œuvre du père André Demeerseman.

Le fil conducteur de cet essai biographique ne doit être cherché que dans ce qui animait la vie de ce flamand de nationalité française. S'il fut passionné pour connaître les réalités tunisiennes, ce n'était pas tellement pour savoir à la manière d'un universitaire ou d'un orientaliste mais pour aimer jusqu'à épouser, le plus possible, la mentalité du Tunisien. Il comprit rapidement que la connaissance de l'autre dans sa totalité humaine, morale, culturelle et spirituelle, ne prend toute sa valeur qu'inspirée d'un véritable parti pris d'aimer les Tunisiens « comme des frères » : c'est-à-dire les respecter en tout ce qu'ils sont, les écouter jusqu'à être prêt à se laisser enseigner par eux et être témoin de leurs aspirations les plus nobles.

Une anecdote me paraît significative de cette attitude : Bernanos¹, dont on connaît l'ardeur chrétienne, se trouvait en Tunisie en 1947. Reçu à l'IBLA², il s'étonna, au cours d'une conversation vespérale, du peu de fécondité apostolique de l'œuvre dirigée par les Pères Blancs, aussi posa-t-il cette question : « Mais que faites-vous donc auprès des Tunisiens » ? Et le père Demeerseman de lui répondre : « Je les aime et cela me prend toute la journée » ! En fait, il les aima jusqu'à vouloir assimiler les richesses de la tradition vivante tunisienne et communier à son évolution sociale, familiale et culturelle pendant plus de soixante ans. Une telle façon d'aimer trouvait sa source dans sa vocation apostolique éclairée par la conviction que la bienveillance divine ne s'arrête pas aux frontières du monde chrétien et qu'elle peut se rencontrer dans l'âme des autres quand l'œil du cœur se laisse illuminer par la foi.

Ce faisant, celui qui, jeune, s'était passionné pour la philosophie, comprit rapidement que le cérébral n'est pas le tout de la connaissance et de l'approche du réel. Le cérébral tend à saisir un objet tandis que le cœur cherche à rencontrer un sujet, une personne. Dans son désir de rencontres et de contacts, le père Demeerseman a perçu que, dans le milieu tunisien, l'affectif n'est pas le parent pauvre de la relation aux autres et que la parole, si elle se doit de servir la vérité, peut aussi se revêtir d'amabilité et d'affabilité. Cette perception l'amena à dire que le Tunisien se plaît à rencontrer quelqu'un « qui lui réchauffe le cœur, qui le met dans une atmosphère d'estime et lui donne le sentiment d'être un membre de la famille et non un étranger »³.

La rédaction de cette biographie d'André Demeerseman s'est heurtée à deux limites documentaires. La première tient au personnage lui-même : dans les années cinquante, sa prudence de flamand l'amena à détruire certains documents, comme il me l'a lui-même avoué en 1960. La seconde limite tient à l'incendie dramatique de la bibliothèque de l'IBLA, le 5 janvier 2010 : il toucha, entre autres, le « fonds Demeerseman » qui m'avait été légué en 1988 et que j'avais cédé à cette bibliothèque lors de mon départ de Tunisie en juillet 2004. Cet événement fâcheux m'empêcha de procéder à une ultime consultation susceptible de préciser certains faits ou certaines références. De plus, j'ai bien conscience d'avoir entrepris ce travail trop tard pour pouvoir rencontrer et faire parler des personnes amies qui ont approché ou fréquenté le père André Demeerseman à un titre ou à un autre.

1. Georges Bernanos (1888-1948) écrivain français auteur de romans à thèmes chrétiens. Ayant 'besoin de changer d'air' il s'installa, avec sa famille, le 6 mars 1947, à Hammamet puis à Gabès où il restera jusqu'à ce qu'il tombe malade ; il sera alors rapatrié, le 21 mai 1948, pour être hospitalisé en France.

2. « Institut des Belles Lettres Arabes ». Quand il s'agira de l'Institut on écrira en majuscules : « IBLA » ; quand il s'agira de la revue on écrira en minuscules et italiques : « *Ibla* ».

3. A. Demeerseman, *Comme des frères*, Roma, STI, 1972, p. 12.

J'aurais voulu articuler cette biographie en trois parties pour respecter l'intérêt que portait le père André aux grands âges de la vie comme l'indique l'aphorisme qu'il formula en 1957 et qu'il aimait citer : « Le jeune homme voudrait acheter l'expérience à condition qu'elle ne vienne pas des autres ; l'homme mûr voudrait vendre l'expérience à condition de n'en rien perdre ; le vieillard la donne gratuitement et c'est pourquoi on la considère comme de nulle valeur » ! Mais progressivement trois dates m'ont paru marquer un tournant dans la vie du p. Demeerseman : le 8 décembre 1932 où l'IBLA, comme maison d'études, fut doté de son « premier directoire », puis les changements liés à la fin de la seconde guerre mondiale et enfin le 9 juillet 1964 quand se sont échangés les instruments de ratification d'un accord entre le Vatican et la République Tunisienne. Ces trois moments articulent cette biographie en quatre parties : le temps de la jeunesse (1901-1932), puis le temps de la maturité (1933-1944), ensuite le temps des responsabilités (1945-1965) et enfin le temps de l'intériorité (1965-1993).

Au terme de cette étude biographique, j'ai trouvé un homme qui se voulait avant tout un « homme de Dieu envoyé aux Tunisiens pour les aimer comme des frères » ; un homme docile à l'Esprit Saint qu'il appréhendait comme « le tact divin dans les cœurs » ; un homme qui « parlait de Dieu avec des formules arabes » pour toucher les consciences ;

Un homme aussi qui « sentait avec l'Église » même si sa manière de sentir avait revêtu une gandoura tunisienne, un homme ouvert à tous et libre à l'égard des courants sociopolitiques ; un homme qui savait obéir aux circonstances en s'appliquant cette sentence : « On racontera les victoires de qui obéit » ; un homme enfin aux convictions bien ancrées et basées « sur la braise laissée dans le cœur par le Ressuscité », autrement dit, sur une réelle vie spirituelle trop discrètement explicitée.

Il fut encore cet intuitif qui percevait dans les situations et dans la rencontre des personnes, ce qu'il y avait lieu de dire et de faire. En cela il avait quelque chose de prophétique. Ce don a pu gêner certains de ses collaborateurs au tempérament plus raisonnant et moins sensible aux raccourcis poétiques. Mais cela était compensé par une saine jovialité, un humour désarmant et un enthousiasme communicatif.

Enfin son effort sans cesse poursuivi d'acculturation lui a permis de maîtriser à merveille toutes les nuances de la langue arabe parlée et de connaître la Tunisie par le dedans au point d'en refléter, avec modestie, la personnalité. Il aurait pu adopter ce propos inspiré de Térence, le Carthaginois : « Rien de ce qui est tunisien ne m'est étranger. »

J'aimerais exprimer ma fraternelle gratitude envers le p. Jean-Claude Ceillier pour la pertinence de ses conseils et envers le p. Armand Duval pour sa minutieuse relecture de mon manuscrit.

PREMIÈRE PARTIE

Le temps de la jeunesse

CHAPITRE I

Enfance et jeunesse

Même si madame Alice Demeerseman pensait que tout enfant est une bénédiction, elle dut ressentir une certaine déception lorsqu'elle mit au monde, le 20 août 1901 à Hazebouck, son troisième enfant car c'était encore un garçon que l'on prénomma André, Marcel, Alfred. Ses frères s'appelaient Maurice, né le 19 août 1897 à Somain et Élie, mon père, né le 30 mai 1899 à Anzin.

Cadre familial

Leur mère, Alice Hazard, était originaire de l'Avesnois, région située au sud-est du département du Nord et appelée « la petite Suisse du Nord », où l'on aimait y posséder des pommiers dans les pâtures. Des ateliers de verrerie s'y étaient développés; plusieurs de leurs belles productions ont toujours fait l'ornementation de la maison où vivait cette mère de famille. Issue d'une famille nombreuse et laborieuse, elle avait le teint mat, les yeux noirs, les cheveux soigneusement coiffés. Elle impressionnait par son maintien qui laissait transparaître une dignité et une maîtrise d'elle-même au-dessus du commun. Le père André, pour la taquiner, tout en appréciant cette dignité naturelle, aimait l'appeler « la baronne de l'Arpette » du nom d'un petit cours d'eau qui arrosait Beugnies, sa commune natale.

Comment cette jeune fille, placée dans une bonne famille de la région pour s'initier à la tenue d'une maison et parfaire ainsi son éducation, a-t-elle rencontré Élie Alphonse Demeerseman qui deviendra son mari? Celui-ci, fils de garde champêtre, flamand aux yeux gris bleus, né le 3 août 1870 à Wallon Cappel, petit village près d'Hazebrouck, était un agent de la Compagnie des chemins de fer du Nord. Au gré des mutations, il s'était retrouvé dans la partie sud-est du département. C'est donc la Compagnie du Nord qui fut l'occasion lointaine de la rencontre de celle qu'il épousera le 10 octobre 1896 à Beugnies. Les premières années de mariage se déroulèrent à Somain d'abord dans l'arrondissement de Douai puis à Anzin dans le Valenciennois.

Une nouvelle mutation ramena le cheminot dans sa région natale, à Hazebrouck au cœur de la Flandre intérieure. Hazebrouck dont le nom flamand pourrait se traduire par « marais aux lièvres », se situait au centre d'une plaine naguère marécageuse d'où émergeaient des moulins à vent : au XIX^e siècle on en comptait encore une trentaine. Évoquant plus tard ces moulins dans une note manuscrite, le père André écrira : « Les ailes des moulins invitent aux voyages et ils apprennent la persévérance. »

C'est donc dans cette ville que la famille trouva une petite maison sise rue d'Hondeghem, près du pont Rommel du nom d'un brasseur qui céda à la Compagnie du Nord un terrain sur lequel fut érigé ce pont de briques en voûte permettant aux lignes de chemin de fer d'enjamber la rue reliant la partie nord de la ville à la partie plus ancienne. Le père André aimait dire, par allusion au nom de famille de sa mère, qu'il était « né sous un pont par hasard » ! À l'époque, cette petite ville d'environ 12 000 habitants, entourée de terres à vocation agricole, était le chef-lieu d'une sous-préfecture et le siège d'un tribunal de première instance. Depuis le Moyen-Âge, ce gros bourg s'animait le lundi par un important marché très fréquenté où toutes les transactions des fermiers des environs se faisaient en flamand local.

Mme Demeerseman s'est quelque peu sentie « expatriée » sur cette terre de Flandre où le français n'était pas encore maîtrisé par tout le monde, bien que le gouvernement d'esprit jacobin s'y employât activement par le biais de l'école et de l'administration. Les gens des Flandres, disait-elle souvent, lui donnaient l'impression de parler avec rudesse comme s'ils étaient en colère. On leur prêtait la réputation d'être obstinés et tenaces, silencieux et froids, ne donnant leur confiance qu'à ceux qui apprennent à les connaître et à les comprendre. Elle s'y habitua peu à peu et l'on dut vivre, au sein du foyer, une symbiose faite de sensibilités culturelles différentes. Ne serait-ce pas une chance pour les enfants que de baigner ainsi dans un milieu familial à double référence linguistique ?

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, Hazebrouck s'honorait d'avoir, au dire du père André, « la plus grande place du monde, célèbre pour ses pavés, d'une dimension telle qu'elle entraînait à voir loin et qu'on ne pouvait s'y aventurer sans guide ! » La ville s'était alors bien développée au sud par l'installation, le long du canal, d'une filature et de trois usines de tissage et au nord par la construction d'une gare à plusieurs voies, d'un dépôt de locomotives à vapeur et de son atelier d'entretien. Dans la partie nord de la ville on s'était alors mis à construire, au-delà de la gare, un quartier d'habitations que l'on appela « le nouveau monde. »

Enfance

Au gré des années, la famille s'agrandit avec la naissance successive de deux filles : Andréa, d'abord, née le 18 décembre 1902, puis Gilberte née le 25 décembre 1904. Avec cinq enfants, le papa chercha une maison un peu plus spacieuse pour les siens ; on lui en proposa une dans le quartier du « nouveau monde », rue Jeanne d'Arc. Il y installa sa famille et c'est là qu'une dernière fille, Alice, vit le jour le 21 novembre 1907. Pour un petit agent du chemin de fer, il était conducteur de locomotives, cela faisait bien des bouches à nourrir et la maman a dû se demander plusieurs fois comment assurer la soupe du lendemain.

Les garçons avaient déjà pris successivement le chemin de la « petite école. » La maman occupée par les soins à prodiguer à ses filles, avait délégué une voisine plus âgée pour accompagner les garçons jusqu'à « l'école Notre-Dame. » André avait l'habitude de suivre ses frères en marchant en retrait. Était-ce par réserve ou absorbé par quelque pensée vagabonde ? Il ne l'a jamais dit, se contentant, quand on évoquait ce souvenir, d'admettre le fait en l'appuyant de ce rire qui le caractérisait.

Denise Masson¹, « la dame de Marrakech », connue pour sa traduction du Coran, petite fille des époux Masson-Beau, évoquant la figure de son grand-père, originaire d'Hazebrouck, précise ceci : « Il fit construire une église et l'école libre que fréquentait un certain Demeerseman devenu plus tard Père Blanc »². C'est d'ailleurs dans cette église édifiée dans la deuxième moitié du XIX^e siècle et dédiée à Notre Dame de Lourdes que le petit André avait été baptisé le 30 août 1901, son parrain était Marcel Porier, le mari d'une cousine germaine de son père et sa marraine, Clémence Pamart, épouse de son oncle René Demeerseman.

La petite Alice venait d'avoir neuf mois et André avait soufflé, depuis quelques jours, ses sept bougies quand ils durent affronter un de ces drames qui marquent les destinées : le 1^{er} septembre 1908 on retrouva sans vie le corps de leur papa qui laissait ainsi une veuve de 33 ans avec six enfants dont l'aîné avait onze ans. On a dit qu'il était mort d'une 'fluxion de poitrine'. Ce fut, pour la famille, une façon de garder, par le silence, la mémoire de celui dont le corps dut être déposé à la fosse commune, comme celui

1. Denise Masson (1901-1994). Après un essai de vie religieuse, elle entreprend des études d'infirmière, puis s'installe au Maroc en 1929. De 1930 à 1932, elle dirige un dispensaire dans la médina de Marrakech. Encouragée par Louis Massignon et Louis Gardet, elle s'adonne à des recherches sur les trois religions monothéistes. En 1967, elle publie, dans la collection 'La Pléiade', une traduction du Coran qui sera reprise, à Beyrouth, près de dix ans plus tard sous le titre : 'Essai d'interprétation du Coran inimitable'.

2. Denise Masson, *Porte ouverte sur un jardin fermé*, Paris, Desclée de Brouwer, 1989, p. 212.

d'un indigent. Un conseil de famille se réunit et prit les décisions qui s'imposaient : deux filles, Andréa et Gilberte, furent placées pour un temps à l'orphelinat et on suggéra que la maman prenne du service ménager pour subvenir à ses besoins tout en assurant la présence au foyer relayée de temps à autre par la grand-mère paternelle. Comment les enfants ont-ils vécu ce choc affectif et les changements qui en découlaient ? Comment le petit André a-t-il intégré la disparition de son père au moment où il devait changer d'école ? On ne le sait pas, mais peut-être que cela expliquerait, chez lui, une certaine forme de réserve faite de discrétion et de sens du secret.

Ainsi donc, Madame Demeerseman accepta de se mettre au service d'un médecin connu de la ville, le docteur Decouvelaere³ qui se trouvait être le médecin des cheminots d'Hazebrouck. D'ailleurs celui-ci invoquait un certain lien de cousinage avec les Demeerseman⁴. C'est ainsi que la mère et les enfants s'installèrent dans un petit logement de fonction situé, rue Donkèle, au-dessus du garage de ce médecin. Ma grand-mère conserva l'usage de ce logement même quand les Decouvelaere eurent quitté leur résidence hazebrouckoise pour le sud-ouest.

Dans la famille on avait des convictions religieuses solides, des principes moraux bien ancrés, ainsi que le sens du travail et du devoir. Ces valeurs ont permis à chacun de survivre même si on peut ajouter que l'éducation donnée et reçue fut plutôt stricte, quelque peu teintée d'une forme de jansénisme moral assez répandue dans la région. Ceci s'expliquait sans doute par l'influence de Jansénius qui fut enseignant à Louvain avant de devenir évêque d'Ypres⁵. Cela pourrait expliquer aussi qu'André s'est toujours montré d'une grande pudeur et qu'il ne comprenait pas que l'on pût l'être un peu moins. Ainsi dans ses dernières années de présence à l'IBLA, quand il lui arrivait de suivre un programme de télévision dans lequel il y avait un baiser un peu prolongé ou une tenue un peu légère, il disait : *yezzi 'ad* (ça suffit) ; sur ce, il se levait pour se retirer dans sa chambre.

À la rentrée scolaire de 1908, André rejoignit ses frères à la « grande école » Notre-Dame tenue alors par les Frères des Écoles Chrétiennes.

3. Jules Decouvelaere (1854-1930) est né à Renescure, petit bourg situé à l'ouest d'Hazebrouck. Après ses études de médecine, il s'installe à Hazebrouck en 1880. Humaniste, il fut membre fondateur de la Croix Rouge. Il se retira à Pau en 1915 où il visitait les hôpitaux de la Croix Rouge.

4. Une étude généalogique d'Émile Vanden Bussche, parue en 1881, sur la famille flamande des De Mersseman signale que Jean-François De Mersseman épousa, en 1712, Marie-Françoise De Ceuvelaere de Staple et que leur fils, François, épousa en 1740, sa cousine Jeanne Françoise De Ceuvelaere. La transcription des noms propres flamands se prêtait à quelque fantaisie.

5. Ville belge située à une trentaine de kilomètres d'Hazebrouck.

Elle était située rue de Flandre, devenue plus tard avenue Masson-Beau. Il y resta jusqu'en 1913. Quand approchaient les vacances scolaires, les garçons se réjouissaient à la perspective d'aller passer quelques jours à Wallon Cappel chez la grand-mère qui était chaisière à l'église. Ils s'y rendaient à pied : quatre bons kilomètres. Là ils pouvaient s'ébattre en pleine campagne : franchir les barrières des pâtures, voire agacer les vaches et se canarder à coups de cailloux, ce qui laissera une marque au-dessus de l'œil droit du jeune André qui n'était, du reste, pas le moins habile pour les lancer. Il arrivait parfois à ces petits-fils de garde champêtre de pratiquer quelque maraudage dans les arbres fruitiers du voisinage. Pour cela l'ainé s'entendait avec le plus jeune tandis que mon père, moins audacieux, se laissait pincer par le propriétaire tout en prétendant, néanmoins, se nommer « Jules Roussel » ! De ces temps de plein air et d'ébats quelque peu primaires, le père André a gardé longtemps une certaine agilité à grimper aux arbres ainsi qu'une habileté à lancer des cailloux jusqu'à organiser, plus tard, des concours de lancer en distance et en précision, avec ses confrères étudiants de l'IBLA qu'il emmenait, pour un temps de détente, sur la plage de Gamart au-delà de Carthage.

Mon père et son jeune frère étaient du nombre des enfants de chœur, ils avaient même un faible pour les mariages, parce qu'à la fin de la cérémonie ils pouvaient se précipiter au fond de l'église pour barrer la sortie à l'aide d'un cordon afin de recevoir une bonne pièce des mariés et de leurs familles. Ils n'étaient pas peu fiers de rapporter à leur mère le produit de leur quête. Ils fréquentaient aussi le patronage de la paroisse animé par un vicaire, l'abbé Cattoor⁶, pour lequel André gardera toujours une affection reconnaissante lui rendant visite à chacun de ses retours en France. C'est vraisemblablement en pensant à lui qu'André a pu dire plus tard, à ses confrères : « Avoir rencontré un vrai prêtre sur notre chemin, cela marque notre âme pour la vie. C'est inoubliable »⁷, et d'ajouter, un peu plus loin, qu'un prêtre avait laissé en son âme un parfum pour la vie. Ce vicaire arriva jeune prêtre à la paroisse Notre Dame de Lourdes en 1909 et y resta jusqu'en 1923. Il joua, auprès de mon père et de son frère André, un rôle d'éducateur et de conseiller providentiel. Ils ont trouvé en lui une sorte de « père » à qui ils pouvaient se confier.

C'est en 1912 que le jeune André reçut, dans cette paroisse, le sacrement de Confirmation et que le désir de se faire prêtre germa dans son cœur. On peut penser que l'abbé Cattoor ne fut pas étranger à ce désir naissant,

6. Étienne Cattoor (1884-1963). Vicaire à Hazebrouck Notre-Dame et aumônier des cheminots de 1909 à 1923, puis vicaire à Roncq Saint-Piat de 1923 à 1929. Il est curé d'Hardifort de 1929 à 1954.

7. A. Demeerseman, *Retraite de huit jours*, IMA, Maison-Carrée, 1953, pro manuscripto polycopié, fasc. 2, p. 24.

lui qui voyait avec quel sérieux notre jeune enfant de chœur servait la messe. Quand ce projet fut suffisamment mûri, ce bon vicaire prépara le candidat en lui donnant les premiers rudiments de latin pour lui permettre de rejoindre l'Institution saint-François d'Assise d'Hazebrouck, car tel était le nom de cet ancien couvent de Capucins ouvert en 1865 comme collège libre et devenu en 1873 petit séminaire pour accueillir, en terre flamande, les vocations de la région.

Le séminariste

André y entra en septembre 1913, il avait alors douze ans. Sa mère se fit un devoir d'accompagner son fils pour cette première rentrée, ne serait-ce que pour l'aider à porter son modeste trousseau. Une fois arrivé devant la grande porte du séminaire, pour marquer sa résolution, il dit sans ambages à sa mère : « Tu peux retourner à la maison, je n'ai plus besoin de toi » ! Sa mère en resta stupéfaite et pétrifiée : son flamand de fils n'avait pas encore appris à conjuguer détermination et délicatesse ! Bien plus tard, il avouera à l'une de ses nièces avoir regretté cette rudesse durant des années. Ce séminaire était un établissement d'apparence austère avec sa longue façade de briques au teint délavé, austère aussi dans son règlement et dans son régime d'internat. Cela n'empêchait pas d'ailleurs les jeunes d'y poursuivre de solides études secondaires, d'y voir leur famille au parloir un certain dimanche par mois, de s'y épanouir humainement et spirituellement et même d'y faire quelque entorse au règlement pour le plaisir de ceux qui s'y livraient. Il y avait aussi les jours de promenade : elle se faisait en rangs par les rues de la ville pour atteindre ce qu'on appelait « la pâture du séminaire. » Le jeune André avait fini par obtenir de faire une halte chez l'ancienne voisine de sa mère du temps où celle-ci habitait près du pont Rommel ! En faisant passer cette voisine pour une « cousine », André échappait ainsi à l'embrigadement des rangs grâce à la bienveillance quelque peu complice de l'abbé surveillant de promenade. Ce jeune André savait ainsi se tirer d'affaire ! On sait, par la liste des élèves de l'année 1915-1916, que le jeune André était en 4^e dans une classe qui comptait 24 condisciples.

C'est durant ce temps de séminaire qu'André connut les effets de la guerre de 14-18. Certes, Hazebrouck était en arrière du front des Flandres mais elle servait de base et d'étape pour les troupes françaises et britanniques combattant vers Ypres. De ce fait, une partie du séminaire fut réquisitionnée pour servir d'hôpital auxiliaire pour les soldats anglais. En outre, la gare d'Hazebrouck qui desservait Lille, Béthune, Calais, Dunkerque et Poperinge était devenue, pour les Allemands, un objectif à neutraliser par bombardements. Ainsi le bâtiment du séminaire fut touché par l'inoubliable bombardement du 13 décembre 1917 alors que professeurs et élèves

y résidaient. Ce jour-là, 87 obus de gros calibre tombèrent sur la ville. Cela provoqua un choc émotionnel chez beaucoup et laissa des traces dans le psychisme du jeune André. Pour lui, «l'ennemi» n'était plus une abstraction, il était devenu une menace qui engendra une forme de prévention à l'encontre de l'Allemand. Celle-ci sera ravivée, quelque vingt cinq plus tard, lorsque il apprendra que sa sœur Andréa mourra victime du bombardement du 4 septembre 1943. Pour l'instant, il fallut évacuer le séminaire et se réfugier chez les Assomptionnistes de Clairmarais⁸ à quelque vingt kilomètres à l'ouest d'Hazebrouck, où les cours reprirent en janvier 1918. André fit, en ces circonstances, selon ses termes, «l'expérience de la guerre, expérience qui contribua à former la mentalité.» À propos de cette expérience de la Grande Guerre vécue à Hazebrouck, proche du front de l'Yser, le père André a écrit, en reprenant les propos d'un historien de la cité :

«La ville fut durement touchée par des pièces d'artillerie allemandes de gros calibre. Pour en donner une idée, il est arrivé en 1917 que cent vingt obus sont tombés en deux jours en détruisant totalement une quarantaine de maisons sans parler de quatre vingt une maisons gravement endommagées. La mémoire des Hazebrouckois est remplie de souvenirs précis sur cet aspect de leur vie et de leur ville»⁹

Pour reprendre ces lignes quelque soixante dix ans après les faits, il fallait que sa mémoire en fût réellement impressionnée. L'année 1917-1918 fut donc perturbée d'autant plus que Clairmarais ne permettait plus les visites dominicales de sa mère, réfugiée à la ferme Verstavel située entre Hazebrouck et Wallon Cappel. Au terme de cette année scolaire mouvementée André avait besoin de réelles vacances : il alla les passer à Pau chez les Decouvelaere, repliés là avec les trois filles Demeerseman qu'ils avaient placées dans un ouvroir de couture.

Après ces vacances, André revint, en septembre 1918, pour sa dernière année, d'abord à Clairmarais, puis à l'institution Saint-François à l'issue des vacances de Toussaint 1918, soit quelques jours avant l'armistice. Notre séminariste fit de bonnes études secondaires classiques avec latin, grec et allemand sous la conduite d'enseignants qui l'ont marqué, particulièrement l'abbé Charles Delannoy, supérieur du séminaire qui deviendra par la suite vicaire général du Cardinal Liénart. Le jeune André fut toujours parmi les quatre premiers dans des classes de vingt à trente élèves. Son professeur de «rhétorique» décela chez son disciple une expression écrite aux tournures

8. Commune du Pas-de-Calais, près de Saint-Omer.

9. Albert Deveyer, *Souvenirs d'Hazebrouck*, Westhoek-Éditions, Coll. Mémoire Collective, 1985, p. 195.

imagées et poétiques, ce qui a fait dire à ce professeur que son élève avait une tournure d'esprit « orientale. » Était-ce une prédisposition qui s'épanouira plus tard en Tunisie ? On peut le penser car il sut toujours manier l'image et l'évocation symbolique tant dans son expression orale que dans son expression écrite.

Quand donc l'idée de se faire « Père Blanc » lui est-elle venue ? Il est difficile de le dire car il n'en a jamais parlé. On sait cependant que les Pères Blancs étaient connus dans la région du Nord : leur habit blanc, par son aspect exotique, pouvait frapper l'imagination et réveiller le rêve de l'ailleurs déjà entretenu par les moulins à vent. Il y avait, en particulier, le père Joseph Muller¹⁰ dont la famille était originaire d'Hazebrouck. Il était responsable de la maison de Lille depuis 1911 et parcourait la région en visitant les écoles et les collèges libres pour parler de ses confrères et de leurs activités en Afrique. Le petit séminaire d'Hazebrouck avait ainsi droit à ses visites d'autant plus que déjà plusieurs sujets s'étaient orientés chez les Pères Blancs. Ce fut, semble-t-il, le premier père blanc que le jeune André rencontra dès sa première année de séminaire. Ce dernier laissa mûrir en lui le projet de les rejoindre, il s'en ouvrit un beau jour au prêtre du séminaire qui le guidait et qui l'encouragea dans cette voie. Pour en informer sa mère, André ne prit pas de gants, c'est le cas de le dire et voici comment. Lors des sorties, il convenait que les séminaristes prissent une tenue qui relevait de l'uniforme, y compris les gants. Notre séminariste n'entendait pas les mettre et les responsables du séminaire en avertirent sa mère. Un jour de parloir, celle-ci questionna son fils à ce sujet. Il lui répondit tout froidement « un père blanc ne porte jamais de gants ! » Cette déclaration à l'emporte-pièce révélait certes son sens de l'observation mais elle manquait sûrement de délicatesse et de doigté. Une nouvelle fois sa mère fut désarçonnée par ce propos auquel elle ne s'attendait pas.

André, au cours de sa dernière année d'études secondaires rédigea donc, en 1919, sa demande d'admission au séminaire de philosophie des Pères Blancs, temporairement replié, en raison de la guerre, au lieu-dit « Le Colombier » situé sur la commune de Saint Barthélemy d'Anjou, maintenant intégrée à la ville d'Angers. Ainsi, le jeune André allait s'éloigner de sa famille et de sa terre natale pour répondre à l'appel entendu. Un autre

10. Joseph Muller (1872-1938) né à Hazebrouck en 1872, fit son petit séminaire à Hazebrouck puis le grand séminaire diocésain de philosophie. Il rejoint le noviciat des Pères Blancs en octobre 1894 après avoir fait son service militaire et avoir servi le diocèse comme professeur de collège. Ordonné prêtre le 18 mars 1899, il est nommé en Ouganda comme formateur de petit séminaire. De 1909 à 1911, il est professeur au scolasticat de Carthage, puis est nommé responsable à Lille pour y susciter des vocations. Il y décède en 1938 d'une congestion cérébrale, il sera inhumé à Hazebrouck dans le caveau de famille.

hazebrouckois, condisciple de séminaire, Daniel Demassiet¹¹, dont les parents avaient été tués lors du bombardement du 13 décembre 1917, avait effectué la même démarche. La rentrée était prévue pour le 1^{er} octobre et l'on partait alors pour deux ans.

Arrivé à Angers, André qui n'avait pas encore de stylo, s'empressa d'écrire, au crayon, une carte à sa mère :

« Me voici à Angers. Je suis parti quand même de Paris avec le train du matin et suis arrivé à 2 heures. J'ai fait le voyage seul. Je m'en vais à St Barthélemy à 5 heures... Je suis allé visiter la cathédrale... J'espère que tu ne t'attristes pas trop de mon départ, cela te consolera de penser que c'est pour Dieu que je t'ai quittée. Sitôt arrivé au Colombier je t'écrirai. »

Une nouvelle page allait s'écrire loin de la terre des moulins à vent...

11. Daniel Demassiet (1899-1967). Après ses études de philosophie chez les Pères Blancs (1919-1921) il fait son service militaire. Après son noviciat commencé en 1922, il est à Carthage pour la théologie. Ordonné prêtre en février 1928, il est nommé professeur à Saint Laurent d'Olt. Il en devient le supérieur en 1934. Mobilisé en 1939, il est fait prisonnier. Après sa libération, il est nommé, en 1943, au séminaire de philosophie à Béruges d'abord puis à Kerlois. En 1950 il est nommé supérieur régional en Afrique de l'Ouest jusqu'en 1964. De retour en France il devient vice-provincial.